



AMY JARECKI

Le duc des Highlands

LES SEIGNEURS

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Le duc
des Highlands

AMY
JARECKI

LES SEIGNEURS - 1

Le duc
des Highlands

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpeuch*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE HIGHLAND DUKE

Éditeur original

Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, New York

© Amy Jarecki, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

*À mon agent, Elaine Spencer,
qui croit en moi, malgré mes défauts.
À ma talentueuse éditrice, Caroline Acebo,
qui a le chic pour mettre le meilleur
de mon art en valeur.
Je vous remercie toutes les deux.*

1

21 août 1703, Lande de Hoord, Écosse

Le Highlander mort contemplait d'un regard vide le couvert bas et lourd des nuages. Akira serra son panier contre son ventre. Dissimulé par les hautes herbes de la lande, cet homme ne semblait plus avoir besoin de soins. Désormais, seul le prêtre pouvait contribuer au rachat de l'âme de l'infortuné soldat.

La mort sur le champ de bataille ne présentait aucune des caractéristiques héroïques qu'elle avait entendues au cours des veillées. La mort sur le champ de bataille était froide et solitaire, lugubre comme la brume qui étouffait les cris stridents des busards.

Et vaine.

Ravalant sa nausée, la jeune femme se détourna du cadavre. Le pré bruissait sous la brise, étrangement calme après la violence qui s'y était déchaînée une heure à peine auparavant. Akira parcourut des yeux l'austère prairie, à la recherche d'hommes qui requerraient les soins d'une guérisseuse. Peu lui importait qu'ils fussent des soldats gouvernementaux ou des combattants des Highlands. Quiconque souffrait avait besoin d'être soigné, quel que fût son camp.

Un gémissement sourd lui parvint de la forêt dont la lisière se dressait à moins de dix pas. Elle eut un sursaut qui agita les remèdes dans son panier.

— Qui... Qui est là ?

N'obtenant aucune réponse, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses compagnes s'éloignaient – d'autres femmes du village de Dunkeld, venues comme elle soigner les combattants avant que les soldats en tunique rouge rassemblent les blessés de l'autre camp dans une carriole. Akira n'avait pas demandé ce qu'il adviendrait de ces derniers, mais elle espérait qu'ils ne seraient pas jetés dans un cachot, du moins pas avant d'être guéris.

Le gémissement s'éleva de nouveau, porté par un courant d'air glacé qui lui donna la chair de poule.

D'un pas prudent, Akira s'approcha de l'orée du bois et fouilla le feuillage du regard. Une série d'empreintes écarlates ponctuait le sol et menait jusqu'à une paire de bottes noires qui émergeaient d'un massif de genêts. Leur propriétaire s'était-il traîné jusque-là depuis le champ de bataille ?

— Êtes-vous blessé ? demanda-t-elle avec inquiétude, ses paumes moites glissant sur l'anse du panier.

L'inconnu ne risquait-il pas de se relever pour lui sauter à la gorge ?

— Ma jambe, articula-t-il d'une voix blanche.

— Bonté divine, murmura-t-elle.

Elle s'agenouilla près de lui, sur la mousse épaisse du sous-bois, avant d'écarter les branches et les débris qui lui couvraient le corps.

Des yeux noisette à l'éclat vif l'observaient dans un visage maculé de poussière. Vaste comme les Highlands et rempli de souffrance, le regard de l'homme la pénétrait telle une lame. Jamais elle n'avait vu d'yeux aussi expressifs, aussi... intenses. Elle en était troublée.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Il referma les paupières avec une grimace.

— On m'a tiré dessus.

Akira reporta son attention sur son kilt retroussé qui exposait une cuisse vigoureusement musclée et couverte de sang.

— Vous êtes une guérisseuse ? s'enquit-il.

La jeune femme vit sa pomme d'Adam remuer.

— Si fait, admit-elle en se penchant sur la plaie pour l'examiner.

Une étoile de peau plissée entourait un trou rond.

— Balle de mousquet, marmonna-t-elle.

Le guerrier indiqua sa cuisse d'une main tremblante.

— Elle y est encore. Il faut l'enlever.

La guérison des blessures par balle excédait de loin les capacités d'Akira.

— Je... Je vais chercher le médecin.

Rouvrant les yeux, l'homme lui saisit fermement le bras. Ses doigts s'enfoncèrent dans les muscles de la jeune femme. Lâchant un hoquet de surprise, elle tenta de se dégager mais le guerrier resserra son étreinte.

— Non, dit-il dans un souffle vibrant. Faites-le vous-même !

Elle secoua la tête.

— Je n'en suis pas capable, messire.

Il relâcha son bras et tira un poignard de sa manche.

— Servez-vous de ma dague.

La lame affûtée étincela contre son pourpoint encroûté de fange.

Elle s'écarta.

— Mais vous pourriez en mourir !

La seule idée d'avoir à opérer un acte chirurgical, alors qu'elle venait de perdre son patient précédent, lui révoltait l'estomac. C'était le Dr Kennedy qui avait extrait la balle du genou de l'infortuné blessé, mais c'était elle qui s'était occupée de lui sur son lit d'agonie, et son décès l'avait durement marquée.

— Faites-le, vous dis-je !

Pour un homme aussi gravement atteint, il crachait ses ordres avec une autorité d'officier supérieur.

— Je ne peux courir le risque d'être découvert, ajouta-t-il. Vous me comprenez ?

Se mouillant les lèvres, elle contempla la plaie et la palpa du bout des doigts. Il avait raison, le projectile devait être retiré au plus vite. Et puisqu'il refusait de voir un médecin, elle n'avait guère le choix : elle allait devoir l'opérer elle-même.

Il poussa un soupir de douleur.

— Désolée, murmura-t-elle en retirant vivement sa main. Je cherchais seulement à repérer la balle.

— Du whisky...

Elle baissa les yeux sur son panier.

— Je n'ai que des onguents et des teintures.

— Dans mon aumônière.

Le sac en cuir pendait le long de sa cuisse, accroché à une ceinture. Grâce à Dieu, il masquait son entrejambe. Akira remarqua que le guerrier était armé comme un hors-la-loi, avec un coutelas d'un côté de la ceinture, un pistolet de l'autre et une gigantesque épée dans son fourreau. Qui pouvait savoir quelle autre arme mortelle cet imposant Highlander dissimulait sur lui ?

Il dénoua avec des doigts tremblants le cordon qui fermait l'aumônière.

Elle s'humecta les lèvres.

— Vous voulez que je fouille là-dedans ?

Seigneur, comme sa voix sonnait aiguë !

— Oui, gémit-il en laissant retomber ses mains. Vous n'allez quand même pas refuser cette petite consolation à un du... à un combattant blessé ?

Akira se mordit la lèvre. Le Highlander avait effectivement besoin d'un remontant. Elle plongea une main dans le sac. Ses doigts se refermèrent sur une flasque, qu'elle retira aussitôt. De l'argent ? Dieu du ciel, la vente d'un objet pareil aurait pu assurer la subsistance de la jeune femme et de toute sa famille pendant un an !

Elle ôta le bouchon de la flasque. Le guerrier des Highlands redressa la tête et fit courir sa langue sur ses lèvres gercées.

— Donnez-m'en une bonne rasade, ma belle.

Elle approcha le goulot de sa bouche. Guidant ses gestes d'une main frémissante, il avala une longue gorgée d'alcool avant de tousser.

— Je suis prêt, dit-il ensuite avec une grimace résolue qui découvrit ses dents.

Il avait une dentition blanche et régulière qui formait un contraste saisissant avec le début de barbe brune et la poussière qui couvraient ses joues. Un tel homme aurait pu passer pour le diable en personne !

Plus vite elle le soignerait, moins il aurait à souffrir. Avec précaution, elle se remit à palper le pourtour de la plaie et finit par localiser la bille dure logée dans la chair. Dieu merci, le projectile s'était arrêté dans le muscle sans briser l'os.

Quoique n'ayant jamais extrait de balle, elle avait déjà eu l'occasion de retirer un fer de flèche. Se raidissant, elle resserra sa prise sur le manche du poignard et s'efforça de calmer les tressaillements de sa main.

— Attention, lança-t-elle au blessé.

Elle hésitait cependant encore.

Il lui agrippa le poignet en la fixant d'un regard ferme.

— Vous pouvez y arriver, assura-t-il.

Crispant les mâchoires, elle lui adressa un bref hochement de tête. Puis elle reporta son attention sur la blessure, inséra l'extrémité de la lame tout en exerçant une pression sur la balle à travers l'épaisseur de la chair. Le Highlander frémit de la tête aux pieds, mais seul un grognement étouffé s'échappa de ses lèvres.

Du sang jaillit de la plaie et vint tremper les doigts d'Akira. Serrant les dents, elle renforça la pression de ses doigts sur la cuisse du guerrier tout en enfonçant

encore la pointe du couteau, jusqu'à ce que l'acier rencontre le plomb de la balle.

Pas question d'échouer, se dit-elle. Je ne le laisserai pas mourir.

Plus déterminée que jamais, elle fit tourner la lame autour du projectile tout en exerçant un léger effet de levier. La bille de plomb sauta hors de la blessure, suivie par un flot de sang.

Le Highlander tressaillit et sa jambe eut un spasme violent. Akira fondit sur son panier pour prendre un linge. Puis, tout en maintenant la jambe du blessé avec ses coudes, elle pressa de toutes ses forces le linge contre la plaie. Relevant la tête, elle surveilla l'expression du guerrier jusqu'à ce qu'il parût de nouveau conscient de sa présence.

— Tenez bon, lui dit-elle. Le pire est passé.

Le Highlander haletait, le front couvert de sueur. Il braqua sur elle le regard fixe d'un félin aux yeux jaunes.

— Cheval, articula-t-il.

Akira plaqua plus fermement encore la compresse contre sa cuisse dont les muscles paraissaient aussi durs que l'acier.

— Les soldats ont pris tous les chevaux.

— Damnation ! jura-t-il entre ses dents, le souffle encore inégal.

Il considéra la jeune femme avec un surcroît d'intensité.

— Je... vous achète... le vôtre.

Quoique suspendu entre la vie et la mort, il continuait à donner des ordres comme s'il était à la tête d'un escadron. Son ton exigeait un accord immédiat de la part d'Akira, qui ne pouvait cependant le lui donner.

— Je parviens tout juste à assurer la subsistance de ma famille. Je ne possède pas de cheval. Ni même d'âne. Mais en aurais-je un que je ne vous le céderais pas !

Voilà : elle avait mis les points sur les « i ». Il était exclu qu'elle se laisse commander par ce Highlander comme s'il était le marquis d'Atholl.

Les yeux du guerrier se révoltèrent.

— Trouvez-m'en un.

— Je vous répète que...

— Il y a... de l'argent... dans mon aumônière.

La jeune femme posa les yeux sur la bourse. Avec une grimace, elle tenta de faire coulisser sur le côté la ceinture à laquelle elle était accrochée. En vain : celle-ci ne bougea pas d'un pouce.

Et pendant ce temps, le guerrier saignait toujours comme un goret éborgné.

— Quand bien même je vous procurerais un cheval, vous ne sauriez le monter dans votre état. Avant deux kilomètres, vous tomberiez de votre selle et succomberiez.

Tout en maintenant la compresse, Akira tendit la main vers son panier.

— Laissez-moi vous bander, et j'appellerai ensuite les soldats pour qu'ils vous fassent monter dans la carriole réservée aux blessés.

— Jamais de la vie !

Il darda sur elle des yeux écarquillés et lui agrippa le poignet. L'intensité de son regard ainsi que le dessin dur de sa mâchoire ne lui donnaient guère l'air d'un suppliant.

— Il ne faut pas que les soldats d'Atholl me découvrent !

Elle lui décocha son expression la plus exaspérée, tout en bandant sa cuisse. Soucieuse d'asseoir son autorité de guérisseuse, elle carra les épaules. C'était elle qui commandait, après tout.

— Vous savez qu'ils peuvent vous aider.

— Les troupes gouvernementales ? Ce sont des assassins ! répliqua-t-il avec une grimace lugubre. Ils me couperaient la gorge, vous pouvez y compter.

Depuis la fin des combats, elle n'avait vu personne se faire égorger... mais elle n'avait pas non plus cherché à savoir où les soldats emmenaient les blessés. Elle avait supposé qu'ils les confiaient aux bons soins des religieux du monastère le plus proche. Cependant, la fulgurance glacée du regard de cet homme imposait le respect. Et puis, sans trop savoir pourquoi, elle le croyait.

Elle sentit les cheveux de sa nuque se hérissier alors qu'elle tournait le bandage à la manière d'un garrot, l'esprit harcelé de questions. Si ce guerrier était aussi important qu'il le paraissait, pourquoi avait-il été abandonné ainsi ?

— Qui êtes-vous ?

— Un simple... Un simple Highlander qui doit rentrer chez lui au plus vite...

La jeune femme plissa les paupières. Elle n'était pas dupe.

— Je peux vous procurer un cheval en échange d'un shilling.

— Marché conclu, répliqua-t-il sur-le-champ, comme si une pareille somme était pour lui négligeable. Hâtez-vous et ne révélez ma présence ici à personne.

Ravalant sa salive, elle baissa les yeux sur l'aumônière. Si elle n'avait eu à assurer la subsistance de sa mère et de ses trois sœurs, elle aurait rameuté les cavaliers pour qu'ils s'occupent de cet homme et lui procurent eux-mêmes la monture qu'il désirait. Mais pour un shilling ? Maman allait être contente !

Prenant une profonde inspiration, elle introduisit la main dans le sac. Sa paume se coinça d'abord dans l'ouverture, si bien qu'elle dut tordre le poignet pour achever de l'y insérer. Puis elle sentit une paroi dure qui cédait sous la pression de ses doigts. Elle se figea. Malédiction ! Elle était en train de lui palper l'intérieur de la cuisse !

Elle écarta vivement sa main, tout en priant le Ciel que nul ne la surprenne dans cette position douteuse. Avec le bras enfoui dans l'aumônière du guerrier, elle devait avoir l'air d'une catin en train de jouer avec les... parties innommables d'un client !

— Des problèmes, jeune fille ? s'enquit le blessé avec une pointe d'amusement.

Akira sentit son cœur manquer un battement.

— Du tout, mentit-elle.

Elle referma les doigts sur une poignée de pièces, qu'elle s'empressa de sortir de la bourse. Elle dut forcer un peu pour y parvenir.

Le souffle court et la bouche sèche, elle examina le contenu de sa pêche : trois shillings d'argent et deux pièces de dix shillings reposaient dans le creux de sa paume. Elle n'avait jamais vu autant de monnaie de toute sa vie. Raison de plus pour ne pas avoir de scrupules à exiger rétribution pour ses services ! Elle rangea un shilling dans sa poche et remit le reste dans l'aumônière, à l'exception d'une pièce de dix shillings qui devraient largement suffire pour le cheval.

Elle se leva et marqua un temps d'hésitation.

— Comment vous appelez-vous, messire ?

Il fronça les sourcils, manifestement contrarié.

— Cela ne vous regarde pas.

En d'autres termes, il ne lui faisait pas confiance – pas plus qu'elle ne lui faisait confiance elle-même, cela dit. Le seul homme auquel elle s'était jamais fiée était son oncle Bruno.

— Je ne le répéterai à personne, assura-t-elle en se signant. Je le jure sur la tombe de mon grand-père.

Il pinça les lèvres un instant.

— Appelez-moi donc Geordie. Et vous, ma belle ?

Geordie ? En voilà un drôle de prénom pour la région ! C'était la première fois qu'elle l'entendait... Curieux.

Elle le salua d'une révérence.

— Akira, pour vous servir.

Du diable si elle allait lui permettre de l'appeler « Akie », comme ses sœurs aimaient à la surnommer affectueusement ! Et il était encore moins question qu'elle lui révèle son nom de famille, Ayres, qui risquerait d'attiser encore plus sa suspicion. Si les siens étaient de souche tsigane, ils avaient renoncé à leurs pratiques païennes depuis des générations. Et puisque messire Geordie semblait vouloir garder secrète sa véritable identité, elle n'allait certainement pas lui divulguer la sienne.

Après le départ de la guérisseuse, George Gordon ferma les yeux et pria le Ciel pour que la jeune femme sache rester discrète. Depuis le rejet par la reine Anne de l'acte de Sécurité proposé par le Parlement écossais, le pays tout entier était en ébullition – et prêt à combattre le gouvernement. Et il avait accepté de se joindre à son cousin pour défier les troupes anglaises. L'acte d'Établissement de la reine n'était qu'un subterfuge pour spolier du trône la lignée légitime des Stuarts, sous couvert de défense du protestantisme.

Dieu merci, rien dans sa tenue n'aurait pu trahir son identité. Il avait même veillé à combattre en arrière-garde avec son cousin William. Il avait été blessé quand la confrontation avait atteint son paroxysme alors que les troupes écossaises opéraient une charge à travers la lande, si bien qu'il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille.

Une fois qu'il s'était traîné à l'abri des fourrés, il devait avoir perdu conscience car il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé avant que ce petit bout de femme ne le découvre. Il remerciait les étoiles que ce fût elle qui l'ait trouvé, et non une tunique rouge. Ses terres lui seraient confisquées si jamais la reine Anne apprenait qu'il s'était opposé à la Couronne anglaise.

Jacques Stuart avait beau être en exil, c'était le seul héritier au trône qu'il reconnaissait, et il était prêt à recevoir une dizaine de balles de mousquet dans la cuisse si cela pouvait assurer son couronnement.

Il n'avait pas plus tôt formulé cette pensée que sa jambe l'élança – ou plutôt le brûla comme si on venait d'y apposer un fer rouge. Malgré la douleur, cependant, il dut s'assoupir car Akira réapparut bientôt devant lui, comme par magie.

Il la jaugea d'un regard sévère, comme il l'eût fait d'une servante – une servante singulièrement attirante, soit dit en passant.

— Le maître d'écurie vous a-t-il posé des questions ? demanda-t-il d'une voix inquisitrice, tout en se forçant à se redresser en position assise.

Par la dent de Dieu, tout tournait autour de lui ! La souffrance lui révulsa l'estomac.

— Pardon ? répliqua-t-elle sur le même ton.

C'était bien la première fois qu'il voyait une expression aussi altière chez une femme du peuple.

— Il m'aurait été malaisé de cacher un cheval sous mon plaid. Du reste, je n'ai pas volé cette bête, précisa-t-elle en posant un poing sur sa hanche. Le maître d'écurie était juste curieux de connaître l'origine de cette pièce.

Gordon s'humecta les lèvres d'une langue parcheminée.

— Et que lui avez-vous répondu ?

Akira laissa retomber son bras, prenant une posture plus respectueuse qui seyait à une demoiselle.

— Je lui ai dit que je l'avais reçue de Sa Seigneurie pour avoir soigné son cousin.

— Sa Seigneurie ?

— Le marquis d'Atholl, bien sûr.

Rusée, la gamine...

— Et vous connaissez le marquis ?

Il espérait bien que non !

— Si vous estimez que, lui devoir allégeance, c'est le connaître, alors oui. Mais c'est le cas de tout le monde par ici, puisque après tout c'est le seigneur du lieu.

Et un allié des troupes gouvernementales !

Il lui fallait filer au plus tôt sur ce cheval. Si on le reconnaissait, il serait expédié à la Tour de Londres où on l'exécuterait de la manière la plus humiliante possible.

Il se pencha en avant pour se relever. Doux Jésus ! Des étoiles fusèrent dans son champ de vision. Il serra les dents pour réprimer le hurlement de frustration et de douleur mêlées qui lui montait à la gorge.

La petite lui prit le bras.

— Permettez-moi de vous aider.

Ses entrailles se crispèrent. Était-elle obligée de le dévisager avec une candeur aussi charmante ?

Il lui adressa un bref hochement de tête, répugnant à être dépendant d'autrui, tout en sachant qu'il n'avait guère le choix.

— Merci bien.

Se raidissant contre la souffrance, il ramena sous lui sa jambe valide et déplia lentement le genou tandis qu'Akira le tirait par la main.

— Dieu tout-puissant ! rugit-il malgré lui.

Elle passa le bras par-dessus son épaule. Pour ce que ça lui serait utile : la petite aurait pu tout juste servir de béquille à un môme de douze ans !

— Si l'on vous cherchait, on va maintenant vous trouver, lui fit-elle remarquer.

— Bon sang de bonsoir ! gémit-il encore, s'efforçant de ne pas écraser la jeune femme sous son poids.

Il examina ensuite la monture qu'elle lui avait trouvée.

— Pas de selle ?

Elle lui présenta une poignée de farthings en cuivre.

— Il n'y avait pas assez.

— Damnation !

L'effrontée le dévisagea en plissant les paupières.

— Surveillez votre langage. J'essaie simplement de vous aider.

Geordie grommela dans sa barbe avant d'ôter son bras de l'épaule d'Akira et de jeter un rapide coup d'œil alentour. Ils étaient encore trop à découvert à son goût. Il désigna les profondeurs du sous-bois.

— Amenez ce cheval près de l'arbre couché, là-bas. Elle demeura tétanisée sur place.

— Oh, fit-elle avec un hoquet de stupeur, votre jambe saigne terriblement !

Il oscilla sur place. Seigneur, le moment était mal choisi pour perdre conscience ! Il lui fallait d'abord chevaucher jusqu'à un endroit sûr.

— Vous pouvez garrotter la blessure ?

— Passez-moi votre ceinture.

Il portait la main à son ceinturon quand une brindille craqua derrière lui.

— Qui va là ? demanda une voix sévère.

Akira écarquilla les yeux.

Geordie sentit son cœur s'accélérer. Dans un sursaut d'énergie, il saisit la jeune femme par la taille pour la propulser sur le dos de la monture. Il s'empara ensuite de la bride et se hâta d'approcher le cheval du tronc couché. Une douleur aiguë lui fouaillait la cuisse, mais l'urgence du moment lui donnait des ailes.

Vite, se dit-il. Vite !

Prenant appui sur le tronc d'arbre, il enfourcha l'animal d'un bond, juste derrière Akira. Puis il claqua la bride sur l'encolure tout en talonnant les flancs pour s'orienter vers un étroit sentier qui s'enfonçait entre deux fourrés. Un éclair de souffrance lui torturait la jambe à chaque mouvement.

Un mousquet fit feu dans leur dos.

Geordie se pencha en avant pour solliciter encore plus le cheval.

— Accrochez-vous, la belle, murmura-t-il à l'oreille de la jeune femme. Le diable est à nos trousses !

— Sus aux fuyards ! vociféra le capitaine Roderick Weaver, commandant du régiment du marquis d'Atholl.

Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture et la fouetta avec sa bride. La bête poussa un grognement en couchant les oreilles et se lança au galop, l'encolure et le garrot suintant d'écume blanche. Roderick refusait de laisser un autre couard de jacobite s'échapper vers les Highlands !

— Les chevaux sont épuisés ! hurla le caporal Snow dans son dos.

Ce crétin demeuré passait son temps à se plaindre de l'inconfort de leurs maudites montures, tout en se gardant bien de brandir son sabre pour entraîner les troupes à l'assaut – sinon en direction de la cantine.

— En avant ! s'exclama Roderick en ignorant l'avertissement de son subordonné.

Les chevaux étaient des bêtes de somme. Si l'une d'elles tombait, il n'aurait qu'à en réquisitionner une autre. Ce n'était pas pour rien qu'Atholl était allé le chercher dans le Yorkshire afin de mater la rébellion. Partisan dévoué de la reine Anne, il était prêt à chasser jusqu'au bout de la terre les traîtres à la Couronne. On le payait grassement pour cela.

Il n'en était pas moins recru de fatigue, comme le reste de ses hommes. La bataille avait été féroce et le

nettoyage consécutif, laborieux. Il avait cependant fini par repérer un fuyard, une prise qui lui permettrait d'envoyer un message aux jacobites de toute l'Écosse, en leur montrant ce qui arrivait à ceux qui non seulement contrariaient la souveraine mais qui, pire encore, le contrariaient lui-même !

Car personne ne défiait impunément Roddy Weaver. Jamais.

Il continua donc à éperonner son cheval qui grognait de plus en plus fort. Les branches basses qui lui fouettaient le visage ne faisaient qu'attiser son courroux.

— Mon capitaine... !

Roddy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le vacarme des sabots l'empêcha de comprendre l'appel du caporal, mais il crut entendre le mot « boiter ».

Imbécile.

Ramenant son attention sur le sentier, il avisa un arbre couché à trois pas. Trop tard pour dévier la course du cheval. Il lui lâcha la bride pour lui permettre de sauter à son aise. Ils bondirent ensemble dans les airs. Roddy accompagna le mouvement en se penchant le plus possible sur l'encolure, le torse presque plaqué contre la crinière.

Allons, ce vieux hongre a encore de l'énergie à revendre...

Les antérieurs de l'animal atterrirent par terre, mais ses jambes arrière poursuivirent leur trajectoire.

— Holà !

Projeté en avant, Roderick se roula en boule et se prépara à l'impact. Avec un choc fracassant, sa hanche heurta le sol. violemment. Tous les muscles de son corps se tendirent. Bon sang, il détestait avoir l'air d'un idiot devant ses hommes !

Le caporal Snow se précipita à son secours.

— Tout va bien, mon capitaine ?

L'interpellé serra les dents en brandissant les poings. Seigneur Dieu ! Une douleur aiguë fusa de sa hanche jusqu'au bout de ses orteils.

— Mais oui, triple buse ! Reprenons vite la poursuite !

Le caporal désigna un point derrière lui.

— Ce sera sans votre monture.

Roderick regarda entre ses jambes et dut reconnaître que le cheval boitait bel et bien. Se redressant en position assise, il dégaina le pistolet accroché à sa ceinture.

— Il va falloir l'abattre, déclara-t-il avant de désigner deux soldats. Grey, je prends votre monture. Vous chevaucherez avec Muldoon sur la sienne.

Le hongre alezan de Grey était le plus vif du détachement.

— Sauf votre respect, mon capitaine, tous les chevaux sont fourbus. Ils ont besoin de nourriture et d'eau. Et les hommes aussi.

Les montures hennissaient doucement, la tête au ras du sol, tel un ramassis de rosses résignées sur le chemin de l'abattoir.

— Par les tripes du diable ! grommela rageusement Roddy en rengainant son pistolet.

Rien ne servait de pousser les chevaux sur quelques kilomètres de plus, si c'était pour les rendre tous éclopés.

— Mais nous repartons demain dès l'aube, compris ? ajouta-t-il. Je veux voir ce salopard se balancer au gibet d'Atholl.

Le caporal Snow s'agenouilla devant une traînée de gouttes écarlates qui maculait les feuilles mortes jonchant le sol de la forêt.

— On dirait bien qu'il a été salement blessé.

— Vu le sang qu'il perd, m'étonnerait qu'il passe la nuit, renchérit Grey.

— Tant mieux, approuva Roderick avec un sourire carnassier. Cela nous facilitera d'autant la tâche demain. J'aimerais cependant qu'il ne soit pas mort quand on le débusquera...

— Tiens, c'est quoi, ça ? s'exclama le caporal en s'accroupissant sous un massif de genêt.

Il se redressa en brandissant une flasque d'argent.

— Faites donc voir, repartit Roddy en lui arrachant l'objet des mains pour l'examiner. Mais... que je sois maudit si ce n'est pas le blason du duc de Gordon !

Snow vient regarder la flasque par-dessus son épaule.

— Je parie que ça vaut au moins une année de solde.

— Si fait, acquiesça Grey en s'humectant les lèvres. Sauf que ce ne sont pas les troupes du duc que nous avons affrontées tout à l'heure. En tout cas, je n'ai pas vu l'oriflamme de Huntly parmi les rangs des rebelles.

— Peut-être mais son cousin, William Gordon de Strathdon, était bien là, répliqua Snow.

Roderick retourna la flasque dans sa paume.

— Il se peut que le duc ait *participé* à l'assaut, à défaut de le mener.

— Un duc, combattre sans son armée ? s'enquit Muldoon. Jamais un homme du rang de Gordon ne se lancerait seul dans une bataille, encore moins contre les troupes de Sa Majesté. Il y risquerait ses terres, voire sa tête.

Le caporal Snow se gratta le menton.

— C'est vrai, admit-il. Peut-être cette flasque est-elle un cadeau qu'il a offert au fuyard.

— Un cadeau sacrément généreux, repartit Roddy.

Maos Muldoon devait avoir raison, songea-t-il. Il était peu probable que le duc de Gordon ait osé prendre part à la bataille sans l'appui de ses imposantes troupes de Highlanders. De toute façon, quelle

que soit l'identité du fugitif, il n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Deux autres soldats s'avancèrent vers lui et le saluèrent.

— Il paraît que la femme qui l'accompagne est une guérisseuse du village, mon capitaine. Elle y a acheté un cheval. Nul ne sait où elle a pu trouver l'argent pour ça.

— Son nom ?

— Akira Ayres – une romano, une voleuse de poules. Roderick eut un reniflement méprisant.

— On n'aura donc pas besoin de l'épargner : elle doit être aussi coupable que notre mystérieux Highlander plein aux as.

Fusant à travers le sous-bois, les bords du sentier rendus flous par la vitesse de leur course, Akira se penchait sur l'encolure du cheval pour éviter lianes et ramures. Le vent hurlait à ses oreilles comme dans le creuset d'une tempête. Le sang battait si fort à ses tempes qu'elle peinait à aligner deux pensées cohérentes. Les doigts crochetés dans la crinière de la monture, elle s'agrippait de toutes ses forces à l'animal, courbée sous le poids du Highlander qui ne cessait d'éperonner les flancs du cheval. À chaque foulée, sa tête heurtait la muraille du torse de Geordie, tandis que son fondement claquait contre l'échine de la pauvre bête.

— Vous m'écrasez ! hurla-t-elle.

Si seulement elle avait eu la hardiesse de s'emparer de la bride, elle aurait pu faire rebrousser chemin à la monture et rentrer chez elle.

— Il faut... continuer... encore un peu, répondit le Highlander d'une voix blanche, à peine audible.

La jeune femme risqua un coup d'œil en arrière. Oh, non ! Le visage de Geordie était devenu aussi blanc qu'un linge.

— Ça va ? s'écria-t-elle.

— À votre avis ? Je viens de recevoir... une balle.

Akira déglutit, les paumes moites de sueur. Elle n'avait rien d'une cavalière émérite, son existence ne lui offrant pas souvent l'occasion de monter. Or voici qu'elle s'enfonçait à bride abattue dans les Highlands, en compagnie d'un imposant guerrier qui s'exprimait comme le chef des armées de tout un royaume.

Le coursier s'envola par-dessus un ruisseau.

Akira sentit son fondement décoller de la bête. Elle ferma les yeux et raffermi sa posture pour ne pas tomber.

J'espère que les fées sont avec nous, songea-t-elle.

Ils atterrirent rudement sur le sol. Le derrière de la jeune femme rebondit si haut qu'elle faillit s'envoler par-dessus la tête de l'animal. Le cœur au bord des lèvres, elle scruta la forêt devant elle avec angoisse, s'attendant à être jetée à terre d'un instant à l'autre ou, pire encore, à recevoir en pleine figure une branche fatale.

Un regain de courage l'extirpa de sa tétanie.

C'est maintenant ou jamais.

Relâchant la crinière, elle s'empara de la bride.

— Non ! rugit Geordie.

L'ignorant, elle voulut tirer sur la courroie de cuir pour ralentir leur allure, mais d'énormes doigts se refermèrent sur les siens.

— Il faut nous éloigner encore, petite, grommela Geordie dans le creux de son oreille.

Sa voix était si grave et si profonde qu'elle la sentit jusque dans ses os. Son ventre se noua.

— Il faut vous soigner avant que nous finissions tous deux par trouver la mort, à foncer ainsi comme des déments à travers ces épais fourrés.

— Le rocher, répliqua-t-il en reprenant le contrôle de la longe pour orienter le cheval sur leur droite.

Akira ne comprit pas d'abord de quoi il parlait, puis le mouvement de leur monture amena dans son champ de vision un monticule rocheux à moitié caché par les arbres. Ils s'engagèrent bientôt sur sa pente caillouteuse. À mi-chemin du sommet, Geordie fit brusquement virer le cheval vers un rideau de mousse au pied duquel s'épanouissaient de hautes fougères. Elle s'aperçut alors que cette végétation masquait l'entrée d'une caverne. L'ouverture était assez haute pour qu'ils puissent y pénétrer à pied sans avoir à baisser la tête.

— Vous connaissiez l'emplacement de cette grotte ? s'enquit Akira.

— Oui.

— Et où sommes-nous, au juste ?

Il s'appesantit sur elle.

— Dans la forêt de Tay, pas très loin de la lande de Hoord, mais il faut que vous m'aidiez à stopper l'hémorragie.

Elle tenta de le repousser avec son coude, mais le bonhomme était beaucoup trop lourd. Il devait approcher les cent kilos, pour sûr !

— Vous vous sentez mal ? P-Parce que vous n'arrêtez pas de vous pencher sur moi, bredouilla-t-elle.

— Ça va, assura-t-il en se redressant brusquement, avant de se laisser glisser à terre, du côté de sa jambe valide.

Quand ses pieds touchèrent le sol, il vacilla fortement, près de défaillir.

Akira s'efforça de ne pas tressaillir : le cheval était sacrément haut. Ayant récupéré ses esprits et la bride de la monture, Geordie posa une main sur la cuisse de la jeune femme – une main très grande et bien vigoureuse, pour un homme qui avait perdu autant de sang.

— Allons, venez, ma belle, grogna-t-il. Je vais vous aider.

— Vous tenez à peine debout.

— Femme de peu de foi...

Il enlaça sa taille et la soutint jusqu'au sol, où il la déposa avec un gémissement étouffé.

— Vous voyez ? Vous avez dû aggraver l'hémorragie.

Quoique n'ayant sans doute jamais été aussi contente de se retrouver sur ses deux pieds, elle agita devant le guerrier un index sévère.

— Regardez-vous donc ! Vous êtes à moitié mort.

— Entrons, répliqua-t-il.

Toujours aussi laconique, le donneur d'ordres...

N'ayant d'autre choix que de le soutenir par la taille, elle lança un coup d'œil soucieux vers leur monture et constata avec soulagement qu'elle était attachée à un arbre. Elle lui ôterait bride et mors plus tard.

Ils pénétrèrent d'un pas chancelant dans la caverne dont les parois suintantes étaient tapissées de mousse verte. Si M. Geordie lui avait déjà paru lourd lorsqu'ils chevauchaient ensemble, il lui donnait maintenant l'impression de peser autant que quatre sacs de grain. Il avait la respiration laborieuse.

Akira enfonça les doigts dans un muscle bandé en raffermissant sa prise. Jamais elle n'avait eu à soigner un patient aussi robuste. Il ne devait pas avoir une once de gras sur la chair.

Ils avancèrent dans la grotte, accompagnés par un bruit de gouttes d'eau. Le sol était inégal et glissant, et un ruisselet courait au milieu des pierres. L'air était frais. La jeune femme sentit la chair de poule lui hérissier la peau.

Que se passerait-il si on la trouvait ici, en compagnie de cet homme ?

— Il faut que je rentre, déclara-t-elle. Je vais m'occuper de votre jambe, mais je retournerai ensuite chez moi.

Il s'adossa à la paroi de la caverne, la tête mollement appuyée contre la pierre moussue.

— Restez au moins un jour avec moi, le temps que je reprenne des forces.

— Oh, non ! répondit-elle avec véhémence. Ma mère et mes sœurs ont besoin de moi.

Il ferma les yeux.

— J'ai encore plus besoin de vous qu'elles...

Il avait presque murmuré ces mots, comme s'il répugnait à les prononcer.

— Et moi, je vous répète...

— Je vous paierai ! riposta-t-il d'une voix tonnante.

Elle prit une inspiration frémissante et le considéra avec hésitation. Après ce qui était arrivé à sa maman, elle ne pouvait plus se fier à des étrangers. Encore moins à des hommes. Et pourtant, voilà qu'elle se retrouvait seule dans une caverne, au beau milieu de la forêt, avec ce guerrier... Cela étant, M. Geordie avait beau ronchonner comme un tyran, il n'était guère en état de lui faire le moindre mal.

Elle se mordilla la lèvre inférieure. Peu de gens à Dunkeld avaient les moyens de rétribuer correctement ses services. Souvent on la rémunérait en nature, avec de la nourriture par exemple.

Être payée avec de l'argent, voilà qui était bien tentant.

— Combien ?

— Votre prix... sera le mien.

Elle baissa les yeux sur son aumônière, la pointe de la langue à la commissure des lèvres.

— Dix shillings.

— Marché conclu.

Elle pressa les mains contre son cœur. Jamais elle n'avait reçu un tel salaire de toute sa vie ! Pour le mois entier qu'elle avait passé à soigner son patient qui avait reçu une balle de mousquet dans le genou, elle n'avait eu le droit qu'à une pièce de six pence.

Sa vision s'adaptant peu à peu à la pénombre ambiante, elle vit le grand Highlander glisser le long

de la paroi et s'affaler sur une vieille paille moisie, abandonnée par le précédent occupant des lieux. Avec un grognement sourd, il voûta les épaules et bascula la tête sur le côté, les paupières closes.

— Messire ?

Comme il ne répondait pas, elle se pencha et le secoua doucement.

— Geordie ? Vous êtes toujours de ce monde ?

Il prit une inspiration hachée.

Dieu merci.

Inclinant la tête, elle examina ses traits. Il avait un visage plaisant à regarder, plutôt allongé et d'allure aristocratique, aux sourcils fournis – mais pas trop, et certainement pas broussailleux comme ceux de son oncle. Le nez aquilin, typique des Highlands, ne déparait pas sa beauté, et un chaume sombre parsemait sa lèvre supérieure ainsi que son menton et ses joues. Bonté divine, s'il se laissait pousser la barbe, celle-ci serait incroyablement drue ! Mais une barbe ne lui irait vraiment pas car elle masquerait la fossette qu'il avait au menton – une fossette très virile... Akira se passa la langue sur la lèvre inférieure. Une barbe couvrirait aussi le petit grain de beauté sur sa joue droite ; or tout le monde avait besoin de le voir, ce grain de beauté, car il prouvait qu'il n'était pas parfait, que ses traits en tout cas n'étaient pas parfaits... même s'ils frôlaient incroyablement la perfection !

Il gémit de nouveau et eut un spasme.

Akira sursauta.

Geordie se mit à pencher encore plus la tête, puis ses épaules suivirent et il heurta le sol de la caverne avec un bruit mat. La jeune femme approcha une main tremblante de son nez et fut soulagée de sentir un souffle tiède lui effleurer les doigts. Elle ramena ses cheveux en arrière et reporta son attention sur la cuisse du blessé, que dissimulait son kilt désormais trempé de sang.

Avec une grimace, elle retroussa le tartan pour examiner le bandage qui ceignait la jambe du Highlander. Un filet de sang s'en échappa et vint tracer un sillon écarlate sur la peau de Geordie. Akira se hâta d'ôter son tablier pour le rouler en un fuseau serré que, avec peine et force gémisséments, elle parvint à glisser sous l'énorme cuisse du guerrier pour le nouer sur la blessure et freiner l'hémorragie.

Elle tressaillit. Comment allait-elle pouvoir correctement soigner ce patient dans cet antre humide et froid ?

Pas question de le perdre, cependant.

Elle allait néanmoins avoir besoin d'autre chose qu'un simple tablier pour panser le Highlander. À quelle distance au juste se trouvaient-ils de la lande de Hoord ? Elle ne pouvait disparaître ainsi sans rassurer sa famille sur son sort. De plus, sa maman et les filles avaient besoin du shilling que Geordie lui avait donné.

Et les soldats qui les pourchassaient ? Étaient-ils toujours à leurs trousses ? Les cris furieux qu'ils avaient poussés indiquaient assez leur désir de capturer le Highlander. Et si jamais ils la surprenaient avec lui, ils la condamneraient au carcan pour avoir aidé un jacobite !

Elle retint son souffle et tendit l'oreille.

Je ferais mieux d'arrêter de me compromettre avec lui, songea-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers l'entrée de la grotte, et réprima un soupir.

Sauf que je ne peux pas l'abandonner ainsi.

Elle avait promis de s'occuper de lui et devait honorer sa parole. Surtout quand il y avait une précieuse rémunération à la clé.

Ayant pris sa décision, elle se rua hors de la caverne, s'empara d'une branche et dévala la pente jusqu'au bas de l'éminence rocheuse. Elle remonta ensuite leur

piste aussi loin qu'elle en eut l'audace, puis revint sur ses pas en utilisant son balai improvisé pour effacer les empreintes qu'ils avaient laissées, comme son oncle Bruno le lui avait appris.

— Aucun Tsigane digne de ce nom ne peut espérer survivre sans maîtriser l'art de disparaître.

Le frère de sa maman était le seul membre de sa famille à suivre encore certaines coutumes de leur peuple. Mais à présent, la jeune femme risquait d'avoir besoin de mettre elle-même en pratique quelques-unes des ruses qu'il lui avait apprises.

3

Elle eut beau ne pas ménager sa peine, il ne lui fallut pas moins d'une heure pour recouvrir leurs traces, si bien qu'à son retour à la caverne, le soleil s'était déjà caché derrière les montagnes à l'ouest.

Comme plus rien n'était censé guider leurs poursuivants vers les abords immédiats de leur refuge, elle se permit d'allumer un petit feu dans la caverne. À sa lueur, elle entreprit d'ausculter plus attentivement la blessure de son patient, et fut atterrée de constater que le tablier qu'elle avait noué autour de sa cuisse était déjà complètement imbibé de sang.

Si elle n'arrêtait pas cette hémorragie tout de suite, Geordie n'en réchapperait pas.

Elle frémit en envisageant la tâche qui l'attendait.

Elle posa une main sur son épaule, qu'elle serra. Comme à chaque fois qu'elle touchait cet homme, elle fut impressionnée par son physique et sa prestance.

— Messire ?

Elle le secoua un peu. En vain.

Tout en se mordillant les lèvres, elle dégaina la dague qu'il portait à la ceinture et mit la pointe dans le feu. Elle s'occupa ensuite d'enlever le bandage, en attendant que l'extrémité de la lame soit suffisamment rougie.

— Messire Geordie ?

Elle le secoua de nouveau, sans plus de succès qu'auparavant.

Elle s'enveloppa la main dans les plis de sa jupe pour pouvoir saisir la dague sans se brûler.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle.

Et elle appliqua doucement la lame incandescente contre la plaie pour la cautériser. Un crépitement huileux s'éleva dans la grotte, accompagné par une odeur de viande grillée.

Le guerrier se cabra subitement.

— Aaaaah ! hurla-t-il. Par le Christ et les feux de l'enfer, ça brûle, maudite progéniture du Malin !

Aspirant l'air à grandes goulées, il roula sur le sol en se tenant la cuisse.

— Bon sang de bonsoir, par les génitoires du diable et ses cohortes de dragons, par toute la lie infâme de la géhenne, ne me refaites plus jamais ça, vous m'entendez !

Éberluée par ce déchaînement de violence verbale, la jeune femme trébucha sur son séant et se rencogna contre la paroi opposée, craignant qu'il ne se mette à la frapper.

— Si j'avais su que vous alliez blasphémer comme un akijeur de taverne, je serais rentrée à la maison et vous aurais laissé mourir ici !

Elle roula sur le flanc et se frotta le fondement.

Il la foudroya du regard.

— Damnation ! Vous auriez pu avoir au moins la courtoisie de me réveiller ! Voire de me donner un bâton à mordre ! Sacredieu, femme, vous avez de la chance que je ne me sois pas tranché la langue avec les dents !

Elle se redressa laborieusement, sans cesser de se frictionner l'arrière-train. Elle avait pris de grands risques pour aider ce barbare, et voilà qu'il se montrait aussi insensé qu'un essaim de guêpes enragées !

— Mais *j'ai* essayé de vous réveiller, espèce d'ours mal léché !

Il se coucha sur le dos et expira bruyamment.

— Oui, eh bien, vous auriez dû essayer plus fort.

— Soit, répliqua-t-elle en posant les poings sur les hanches. La prochaine fois, je vous assènerai une bonne douzaine de paires de gifles.

Il se cacha les yeux derrière son avant-bras.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Là-dessus, nous sommes d'accord, riposta Akira en se penchant vers la dague pour la récupérer. Je savais que ça allait faire mal, mais je n'avais pas le choix : encore une heure à vous vider de votre sang, et plus personne n'aurait été capable de vous réveiller du tout ! Et puis, franchement, je vous préférais inconscient, espèce d'ingrat ! Comment osez-vous me reprocher de vous avoir sauvé la vie ?

Elle se rapprocha et vint lui agiter la lame sous le nez.

— Ce n'est pas moi qui vous ai poussé à risquer votre peau sur ce champ de bataille. Vous n'avez pas eu besoin de moi non plus pour vous faire tirer dessus ! Mais désormais, si je ne vous soigne pas, cette blessure risque de vous être fatale... et si vous trépassiez, je ne me le pardonnerais jamais !

Agacée, elle lança la satanée dague contre la paroi de la grotte.

— De tous les malotrus que *j'ai* rencontrés, vous devez bien être le plus imbuvable ! Si vous osez me claquer entre les doigts, je... je vous *tue* !

Puis, sans attendre la réponse, elle se précipita dehors, les yeux embués. Elle détestait pleurer. Et elle refusait de montrer à cette tête de lard à quel point il l'avait heurtée.

Abasourdi et sur le point de défaillir, Geordie regarda la fille s'éloigner en trombe.

Fatale ? se répéta-t-il. Il aurait fallu bien plus qu'une balle de mousquet pour l'envoyer dans l'autre monde !

Par le venin du diable, Akira avait la langue aussi bien pendue que celle de la duchesse – l'ancienne duchesse... qui l'était toujours. Car même si Elizabeth avait tout fait pour le pousser à demander le divorce au Parlement, l'obligeant à endurer une année entière de démarches laborieuses, la mégère n'avait cessé, d'un bout à l'autre de la procédure, de revendiquer le droit de continuer à porter le titre.

Geordie suivit Akira des yeux jusqu'à ce qu'elle sorte de la caverne. La pauvre petite ne croyait pas si bien dire en lui reprochant ses manières. De fait, il n'était pas un saint, loin de là. Il tenait de sa mère des traits avenants, et de son père l'appétit charnel de dix séducteurs de cour. Depuis ses quatorze printemps, il était incapable de ne pas tenter sa chance avec toutes les femmes qui l'intéressaient. Pire encore : plus l'objet de ses désirs lui résistait, plus il prenait plaisir à le pourchasser de ses assiduités – au nom du principe, maintes fois confirmé par l'expérience, stipulant que ce genre de réticences débouchait sur un surcroît d'ardeur au lit !

Mais tout cela est fini, se dit-il. Les femmes sont les rejets du Malin – en particulier cette guérisseuse aux yeux bleus et à la chevelure d'un noir de jais qui vient de me marquer au fer rouge !

Il grimaça sous l'assaut de la douleur qui lui transperçait la cuisse.

Par la géhenne, la blessure lui donnait l'impression d'être aussi grosse que son poing, comme si la petite y avait taillé un bifteck avec sa dague ! Serrant les dents, il plaça ses paumes de part et d'autre de la plaie pour l'examiner et vit un vague cercle de chair brûlée et plissée d'un beau rouge vif qui, de fait, avait l'allure de la viande crue et sentait le gigot.

La guérisseuse n'y était pas allée de main morte. C'était propre, mais cela méritait bien le chapelet d'injures qu'il lui avait lancé pour l'avoir brûlé dans son sommeil ! Il connaissait nombre d'hommes qui seraient devenus violents pour moins que ça.

Néanmoins, elle connaissait son affaire. Et il l'avait effrayée. Il était quasi certain qu'elle était sur le point de pleurer quand elle lui avait reproché de mal la rétribuer de ses soins. Et, damnation, qu'elle était jolie à montrer autant de conviction ! Pour une fille aussi menue, qui ne devait guère mesurer plus d'un mètre cinquante, Akira montrait autant de pugnacité qu'un blaireau extirpé de son terrier. Soit elle le jugeait trop faible pour se défendre, soit elle avait une bravoure de hussard. Il penchait plutôt pour la seconde hypothèse : eût-elle été réellement cynique, elle l'aurait dépouillé quand il était évanoui, avant de l'abandonner à ses souffrances.

Il regrettait presque qu'elle ne l'eût pas fait. Puis il considéra de nouveau sa jambe et se ravisa. Au moins avait-il cessé de saigner. Il avait toujours un léger vertige mais, moyennant un peu de repos, il serait capable de remonter à cheval.

Seigneur Dieu, il s'était mis dans un beau pétrin... À l'heure qu'il était, il aurait dû être en train de rentrer à la maison en compagnie de Willy et de ses hommes. Au lieu de quoi, il gisait là, lui, George Gordon, premier duc de Gordon, à moitié mort dans une grotte, à dix kilomètres tout au plus du champ de la calamiteuse bataille de la lande de Hoord !

Eh oui, il était partisan du roi Jacques III, le vrai souverain d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande. Quoique reconnu par Louis XIV après la mort de Jacques II, survenue deux ans plus tôt, le jeune roi vivait toujours dans son exil français. Geordie était prêt à soutenir la cause du souverain légitime jusqu'à son dernier souffle. La sœur de Jacques François

Édouard Stuart, Anne, était à ses yeux une incompétente qui n'avait aucun droit au trône. Le roi Jacques était le seul héritier de la Couronne digne de gouverner toute la Grande-Bretagne. Cependant les temps étaient périlleux et un homme, surtout de la noblesse, devait choisir avec discernement ses allégeances s'il ne voulait pas se retrouver avec la tête sur le billot, tel le comte d'Argyll en 1685. Geordie frémit. Il préférait encore mourir au champ d'honneur qu'être conduit à l'échafaud pour rencontrer la hache du bourreau.

Non, il n'était pas un lâche. Il était résolu à se battre pour son roi, et même à lui donner sa vie si ce sacrifice permettait à Jacques de monter sur le trône. Cependant, il avait conscience qu'il serait plus utile à l'Écosse et à la cause s'il demeurait en vie.

Il l'avait d'ailleurs déjà amplement prouvé depuis l'époque où, à peine majeur, il avait été nommé par le roi Jacques II gouverneur du château d'Édimbourg, place forte qu'il avait vaillamment défendue contre l'imposteur néerlandais pendant près d'un an. Même John Murray, marquis d'Atholl, l'avait alors épaulé dans sa résistance aux rebelles anglicans. Atholl, hélas, était aussi instable qu'une bouée en pleine mer et prêt à lécher le fondement de n'importe quel porteur de couronne autoproclamé !

Mais ce n'était pas le cas de George Gordon. Geordie croyait à la légitimité de la lignée royale, au droit de régner conféré par la naissance, ainsi qu'aux lois qui régissaient le royaume d'Écosse.

Il n'avait renoncé à son poste de gouverneur que sur l'instance de Jacques qui, depuis la France, lui avait écrit de donner les clés d'Édimbourg aux troupes de Guillaume d'Orange. Et voilà que c'étaient aujourd'hui la belle-sœur de Guillaume, la reine Anne, et son empoté de prince hollandais qui siégeaient sur le trône...

Une onde de souffrance lui révolta l'estomac. De la sueur perla à son front et il se remit à frissonner.

Il se roula en boule sur la paille moisie.

Je serai de nouveau dispos dans quelques heures à peine, se rassura-t-il.

Il gloussa en repensant à l'insulte que lui avait lancée la guérisseuse : « akijeur de taverne », une expression tzigane. Il avait connu bien des jeunes femmes esquinées par la prostitution et les mauvais traitements qui étaient communs dans les bordels, or la petite n'avait pas les manières grossières d'une traînée. Peut-être était-ce son activité de guérisseuse qui lui avait permis de sortir du ruisseau ?

Peut-être...

Geordie ouvrit les yeux en cillant. Combien de temps avait-il dormi ? Des rayons de soleil aveuglants transperçaient le rideau de plantes grimpantes qui masquait l'entrée de la caverne. Il grimaça. Doux Jésus, il avait la bouche plus sèche que du sable ! Des frémissements incoercibles lui parcouraient la peau.

— De l'eau, articula-t-il d'une voix rauque qui ressemblait aux coassements des crapauds qui s'élevaient du Deveron, la rivière qui passait derrière le château de Huntly.

Il voulut chercher la guérisseuse du regard, mais n'eut qu'à peine la force de relever la tête. Un feu crépitait à proximité, qui lui chauffait le bras droit. Le reste de son corps frissonnait de froid.

— De l'eau, répéta-t-il plus fort, priant le Ciel pour que la petite ne l'ait pas abandonné.

Il y eut un mouvement près du foyer. Geordie accommoda sa vision, juste assez pour voir la jeune femme aux cheveux de jais se redresser derrière les flammes et venir s'accroupir devant lui.

— Vous êtes réveillé ?

Il s'humecta les lèvres et parvint à opiner du chef.

— Vous avez été très agité durant la majeure partie de la nuit.

Elle s'assit à côté de lui avec une sacoche.

Curieux, songea Geordie : il n'avait pas remarqué cette sacoche auparavant.

— Où est votre panier ?

— Je l'ai égaré dans notre fuite.

Il grogna sourdement et ferma les yeux, se rappelant la bataille, l'extraction de la balle, le cheval, les tuniques rouges lancées à leurs trouses... La lame rougie de la dague qui lui brûlait les chairs.

Il remua les orteils en tiquant.

Akira ôta le bouchon de liège qui fermait une gourde.

— Souffrez-vous ?

— Et comment !

Au moins pouvait-il encore sentir ses pieds. Ce devait être bon signe.

— Je ferais mieux de vous appliquer le baume. Cela vous soulagera un peu.

Elle glissa une main sous sa nuque pour l'aider à se désaltérer.

Quand les premières gouttes du liquide frais passèrent ses lèvres, il tendit la main vers l'outre pour la pencher davantage et se mit à en ingurgiter de longues gorgées. Par la grâce du Seigneur, sa soif semblait inextinguible !

— Doucement, monsieur Geordie, murmura la jeune femme sur un ton de doux reproche, comme si elle s'adressait à un bambin. Vous risquez de vous noyer l'estomac et d'attraper un horrible mal de ventre !

L'avertissement eut pour seul effet de l'inciter à boire encore plus vite, jusqu'à vider entièrement la gourde. Avec un frémissement, il reposa les yeux sur la sacoche. Il ne se souvenait vraiment pas de cet objet.

— Avez-vous froid ? s'enquit la guérisseuse.

Il hocha la tête.

Elle déboucla la broche qui retenait son plaid à son cou et l'en couvrit. Le mouvement du vêtement déplaça une bouffée d'air tiède aux fragrances exotiques. Il crut y déceler le parfum du jasmin d'Orient.